sujet de points de vue différents. Selon la classification de Vinay et Darbelnet, il y a deux types de procédés de traduction : directs (fondés sur une correspondance directe qui n'impose pas la réorganisation des moyens lexico-grammaticaux du texte source) et indirects (fondés sur une restructuration de moyens grammaticaux allant du simple changement de catégorie grammaticale jusqu'à la modification de la vision sur le monde environnant). Les procédés (l'emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l'équivalence, l'adaptation) sont présentés de façon méthodique débutant avec des considérations générales, des classifications, des situations d'emploi qui mettent en évidence le spécifique de chacun d'entre eux.

Le livre est une excellente synthèse des stratégies et procédés de traduction englobant les idées de théoriciens d'expression française, anglaise et roumaine. La pluralité des visions sur ce « noyau dur » de la traduction, intégrées dans un tout unitaire, le transforment dans une véritable méthode de traduction, qui aide le public auquel le livre est destiné à se former et à se perfectionner du point de vue théorique et à traduire consciemment ou de façon « raisonnée ». La multitude de notes explicatives, détaillant les théories et les concepts présentées, trahit l'intention pédagogique de l'auteure, le livre pouvant servir également comme un véritable outil d'initiation au domaine de la traductologie. Le livre est parsemé de lignes directrices en ce qui concerne le choix d'un tel procédé ou d'une telle stratégie de traduction pouvant constituer en même temps un guide pour l'apprenti traducteur qui peut arriver à la « domestication » de la traduction avec « un désir sincère de perfectionnement, de la persévérance et avec beaucoup d'exercice ».

Sorina-Daniela CĂPRIOARĂ

Études Balkaniques. Cahiers Pierre Belon. « Traductions et traducteurs dans les Balkans XVIII^e-XXI^e siècle », 1 (n°23)/2019. Sous la direction d'Alexandra Sfoini et Danielle Morichon. Paris : De Bocard, 425 pages, ISBN 978-2-910860-23-3, ISSN 2102-5525

Pour le numéro 23/2019 des *Études balkaniques*, Alexandra Sfoini et Danielle Morichon invitent plusieurs chercheurs à réfléchir sur l'évolution des traductions dans la région des Balkans au cours des trois derniers siècles. L'objectif, comme le précise l'une des deux responsables dans l'introduction, est « de se rendre compte du rôle crucial de la traduction en tant que médiation entre les cultures, par le transfert des modèles et des savoirs, et de faire apparaître son importance historique » (p. 9).

Les contributions sont regroupées dans deux parties. Le premier volet « Le contexte historique : transferts et osmose culturels » s'ouvre par les articles d'Alexandra Sfoini et Georgiana I. Badea qui examinent les transferts culturels et discutent du bilinguisme et de la nécessité de traduire dans deux pays distincts, la Grèce et la Roumanie. Les deux universitaires mettent en rapport l'activité de traduction avec les faits historiques et linguistiques produits dans les Balkans lors d'une période qui commence au XVIII^e siècle et va jusqu'aux aubes du XX^e siècle.

Les analyses suivantes portent sur des problématiques de recherche plus restreintes. Michail Livadiotis séjourne dans les îles ioniennes et saisit les enjeux de la traduction au XIX^e siècle, au sein « d'une culture locale marquée par le cosmopolitisme du passé colonial qu'elle est appelée à abandonner pour s'insérer dans le cadre national de la modernité » (p. 70). L'espace ionien, après avoir connu différentes présences (vénitienne-française-britannique), se prépare à rejoindre le royaume de Grèce. L'auteur s'empare de ce moment clé pour souligner la fonction identitaire de la traduction en grecque de deux œuvres littéraires italiennes : *l'Enfer* de Dante et les *Tombeaux* d'Ugo Foscolo.

Evangelia Balta et Elvin Abbasbeyli s'intéressent à deux catégories différentes de textes et réfléchissent sur les enjeux de leur traduction en turque. Il est question, d'une part, du « roman de mystères », *Πέραν Απόκρυφα* [*Les mystères de Péra*] d'Epameinondas Kyriakidis, et, d'autre part, du traité de Küçük Kaynarca qui a mis un terme à la guerre russo-ottomane de 1768-1774. Dans la première étude, Evangelia Balta observe que le traducteur E. Misaïlidis « est parvenu à restituer l'original sans créer la moindre *étrangèreté* dans les moyens linguistiques qu'il a choisis [...], afin de créer chez son lecteur turcophone le sentiment que le texte a été conçu et rédigé dans la langue-cible » (p. 98). Dans la deuxième contribution, en analysant les versions italienne, ottomane et russe de ce texte diplomatique, l'universitaire strasbourgeois constate que face aux problèmes de nature terminologique, « la tâche du traducteur russe est facilitée grâce à l'appartenance de sa langue à la famille indo-européenne comme l'italien ainsi qu'à la pratique diplomatique assez commune. » (p. 136), tandis que le traducteur ottoman « a dû chercher dans les langues arabe, persane et occidentales afin de trouver la meilleure solution pour rendre les termes diplomatiques de l'italien » (p. 136). Sophia Matthaïou s'intéresse à une autre catégorie de textes, à savoir les études de philologie classique et à leur traduction en grec au XIX^e siècle. Elle montre que le travail de traduction est non seulement profitable en assurant un complément de revenu aux traducteurs, mais aussi bénéfique pour les Grecs qui avaient besoin de « consigner la "glorieuse" histoire des lettres helléniques à une période cruciale pour la mise en valeur de leur identité nationale » (p. 150).

Les articles de Pavlína Šípová, Jarmila Horáková et Ilinca Ilian sont réservés à la circulation internationale des œuvres littéraires. Les deux premières études présentent les flux de traduction, c'est-à-dire le bilan des livres « exportés » et « importés » par la Tchéquie. Pour l'intraduction on présente l'odyssée de la littérature grecque en Bohême alors que l'activité d'extraduction est illustrée par le truchement des œuvres littéraires tchèques traduites en roumain. De son côté, Ilinca Ilian invite à un voyage outre-mer, car elle présente les échanges culturels entre un pays des Balkans, en l'occurrence la Roumanie, et les pays sud-américains. Elle présente, plus précisément, les traducteurs et les livres de la littérature latino-américaine traduits en roumain à l'époque communiste.

La partie « Traduire : dépositaires, pratiques et réflexions » est dominée par les études néo-helléniques et concerne « le domaine littéraire à l'exclusion de tout autre » (p. 215). Dans « "Cet ouvrage n'entre dans aucune de nos collections" ou les tribulations d'une traduction » et « Traduire Marios Hakkas en français », Solange Festal-Livanis et Jacques Bouyer mènent une réflexion sur la faible réception en France de deux écrivains grecs. D'un côté, il y a Iakovos Kambanellis et son *Mauthausen*, un exemplaire de la « littérature concentrationnaire » qui a dû attendre plus d'un demi-siècle pour être traduit en français, et, de l'autre côté, il y a les nouvelles de Marios Hakkas avec leurs particularités stylistiques qui peuvent constituer un véritable défi pour le traducteur. Après le théâtre et la prose, c'est le tour de la poésie. Ioana-Simina Giurginca (Frîncu) explore les préfaces et les chroniques des textes poétiques traduits en roumain au XIX^e siècle et cherche « à trouver une interaction interdisciplinaire entre l'histoire de la traduction, la traduction de la poésie et la création originale de poésie roumaine » (p. 277).

Dimitris Mavrikios, Stratis Paschalis, Chryssa Prokopaki, Zoé Samara et Andréas Staïkos sont les noms de quelques personnalités grecques ayant contribué « à la réhabilitation du répertoire classique français du XVII^e et du XVIII^e siècles, notamment Corneille, Racine, Molière et Marivaux » (p. 301) dans le Sud-Est de l'Europe. Anna Tabaki analyse leur formidable activité de création et de traduction, en interrogeant tout particulièrement les versions grecques de quelques pièces de théâtre : *Le Jeu de l'amour et du hasard*, *L'Île des esclaves*, *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux ; *L'Illusion comique* de Corneille ; *Le Misanthrope*, *L'École des femmes*, *Amphitryon* de Molière. Un accent particulier est mis sur les tragédies *Andromaque*, *Phèdre* et *Bérénice* de Racine traduites par Stratis Paschalis et Dimitris Mavrikios. À la lumière des analyses entreprises, elle parle même d'un dialogue entre la culture grecque et les lettres et la culture françaises.

C'est toujours du rapport entre traducteurs et écrivains que discute Nikolay Aretov à son tour. Celui-ci s'intéresse à la manière dont

les lectures, la formation, les expériences personnelles et l'activité de traduction influent sur l'activité de création de deux écrivains bulgares du XX^e siècle : Vladimir Polyakov et Asen Christoforov. La traduction s'avère être une « école d'écriture » pour Pavlos Matessis également, comme le montre Thalia Boussiopoulou. La passion pour William Faulkner et la mise en grecque du livre *Sound and Fury* [*Le bruit et la fureur*] ont offert au dramaturge, romancier et nouvelliste grec « la chance d'affiner, dans sa propre langue, des techniques et des styles de narration qu'il avait déjà adoptés » (p. 359). Les points de rapprochement entre les deux écrivains sont nombreux, mais ce qui semble les unir le plus, c'est l'élément de l'inhumain qui « désigne une forme fondamentale [...] liée à leur conception inhérente de l'existence humaine » (p. 341). Les « affinités » entre Kaisar Emmanouïl et les deux poètes français Stéphane Mallarmé et Arthur Rimbaud dont il a traduit *Igitur ou la folie d'Elbehnon*, *L'Après-midi d'un faune* et respectivement *Le bateau ivre* sont analysées par Vasiliki Tsaita-Tsilimeni. Dans ce cas, la traduction de la poésie met son empreinte sur toute une génération de poètes grecs et mène à la formation d'une nouvelle identité littéraire qui « souhaite connaître les limites pour douter de leur caractère absolu et reconstruire de leurs cendres, le nouveau monde » (p. 383).

Le volume se clôt par la contribution « Formes poétiques et fonctions sémiotiques dans la traduction de quelques poèmes de Kavafis, Séféris et Kavvadias » de Danielle Morichon. La problématique, comme dans les articles précédents, est celle des liens qui se tissent entre traduction et création littéraire. En analysant le transfert vers d'autres langues-cultures de quelques œuvres de trois représentants de la littérature néohellénique, elle énumère trois fonctions (discriminative, d'intelligibilité et d'identité), faisant ressortir l'idée que « [t]raduire, et *a fortiori* traduire de la poésie, c'est reconnaître des formes à l'aide de formes, — toutes les formes, mentales, linguistiques et esthétiques » (p. 425).

Pour terminer, nous voulons énumérer quelques adjectifs qui caractérisent le numéro 23/2019 de la revue *Études balkaniques*. Celui-ci est « volumineux » (plus de 400 pages), « riche en informations », « divers comme type d'approches », « balkanique » par le caractère multiple et pourtant unitaire des textes et « métissé » par l'origine des contributeurs, issus tant de l'Europe du Sud-Est que de l'Europe Occidentale.

Ileana Neli EIBEN